Forum & débats

SOMMAIRE >>>> DOSSIER: Oui décide? P. 12-13 >>>> POINT DE VUE: Jean-Baptiste Placca: «Au Tchad, le pétrole rend fou» P. 14

ENTRETIEN >>>> Claire Marin, philosophe et romancière

«Il est nécessaire de trouver livre un premier roman pétri d'humanité un espace pour la parole du malade »

u'est-ce qui est à l'origine de votre roman, qui prend la forme d'un colloque singulier entre un malade et sa maladie incurable, sans la nommer? CLAIRE MARIN: Ce roman est né

CLAIRE MARIN: Ce roman est né d'un sentiment de frustration, de la difficulté à trouver un interlocuteur pour une parole interdite, celle de la douleur et de la colère. L'écrire a aussi permis de clore ce dialogue obsédant, ce tête-à-tête exclusif et dévorant du malade avec sa maladie.

Plus largement, à partir de cette évocation du corps souffrant, qu'est-ce qui est en jeu dans nos sociétés développées pour que vous vous consacriez à cette analyse de la dépossession de soi et de la douleur qu'est la maladie?

D'une part, la nécessité de trouver un espace pour la parole du malade, prendre le temps de l'écouter pour comprendre ce qu'il vit douloureusement dans le fait d'être malade et qui ne se réduit pas forcément aux aspects pathologiques spécifiques de sa maladie. D'autre part, malgré les améliorations continues, il reste dans la structure de l'hôpital une violence fonctionnelle qui tient parfois à des détails, qui peuvent sembler négligeables face à l'urgence de la maladie. La manière dont les médecins parlent parfois du malade à la troisième personne alors qu'il est devant eux, le rapport à la nudité imposée, l'impression d'être infantilisé. Ces petites humiliations peuvent être tout aussi marquantes et déstabilisantes que la maladie elle-même.

Dans ce long processus de déshumanisation, vous êtes sévère envers les médecins et l'hôpital. Pourquoi un diagnostic aussi cinglant?

C'est un récit dominé par la colère. Dans cette vie bouleversée par la maladie, il y a eu des moments de répit, de réconfort, d'échanges dans lesquels certains médecins ont été formidables, ils savent ma dette à leur égard. Mais l'impression qui résiste encore aujourd'hui, malgré ma familiarité avec l'hôpital, est celle de la déshumanisation. Beaucoup de malades ou de proches de malades



Claire Marin a voulu témoigner de la déshumanisation des hôpitaux

me racontent des histoires bien plus catastrophiques encore. Je n'ai pas l'impression d'avoir forcé le trait. Concrètement, vous indiquez qu'il «est temps d'écrire autrement» pour aborder ces sujets. Comment traduisez-vous cet «autrement» de l'écrit?

Écrire autrement, cela signifiait pour moi abandonner la forme souvent distante et froide de l'écriture philosophique pour une parole plus incarnée, chargée d'affects.

«Je n'ai pas trouvé dans la philosophie la consolation face à la douleur que j'y cherchais sans doute naïvement, »

L'écriture philosophique se rend parfois coupable de ce qui me semble insupportable dans le discours médical: le fait de se réfugier derrière une forme de neutralité et d'objectivité pour ne pas se confronter au désarroi et à l'angoisse que certaines situations font naître. Écrire autrement, dans ce cas précis, cela voulait dire affronter la violence inhérente à cette exis-

tence et y répondre. Proposer un récit qui s'appuie sur cette violence et la détourne, qui transforme la plainte en une revendication: celle de continuer à exister et à se faire entendre alors même que l'on pourrait être tenté de se taire et se laisser aller à une certaine forme de disparition.

Pourquoi passer par le roman plutôt que par le témoignage ou l'essai pour parler de la maladie grave? Écrire est-il une forme de thérapie? Quelle est la place de l'intelligence face à la maladie?

Donner une belle forme, ou en tout cas une forme travaillée à cette histoire, c'était aussi prendre le dessus sur une expérience de désordre et de chaos qu'est la maladie, La forme du roman venait ainsi contrebalancer la déformation que la maladie avait imposée à ma vie. C'était dans cette «sculpture» du récit que l'intelligence avait un rôle à jouer. C'est en ce sens que l'on peut parler effectivement d'une thérapie de l'écriture, dans le fait de reprendre la main face à la maladie.

Comment s'est faite la rencontre entre littérature et maladie?

l'ai été impressionnée par la manière dont certains auteurs comme Michaux ou Artaud font de la maladie une matière littéraire sans la réduire à une image ou une métaphore, ce que font de nombreux philosophes ou romanciers. Dans un premier temps, j'ai travaillé sur un essai philosophique. Mais j'avais l'impression que le point de départ de cet essai, à savoir le besoin person nel de parler de la maladie et plus exactement du fait d'être malade, méritait aussi d'être traduit, sous une autre forme, Pour le dire autrement. je voulais restituer dans un récit la singularité de cette expérience douloureuse. Vous êtes philo-

sophe de formation et de métier.
Comment votre
roman, votre réflexion, s'inscrivent-ils dans cette
discipline? Vous
sembliez dire que

vous n'avez rien appris?

Je n'ai pas trouvé la consolation face à la douleur que j'y cherchais sans doute naïvement. Mais j'ai emprunté à la philosophie une approche analytique que j'ai tenté d'appliquer à l'expérience existentielle de la maladie. Je crois que la philosophie pour être efficace doit être capable de faire ressentir ce dont elle parle, qu'elle doit solliciter le lecteur sur tous les plans, celui de l'intellect mais

aussi celui de l'affect. C'est ce qui m'a attiré dans la philosophie, sa puissance d'inquiétude, c'est-à-dire sa capacité à nous déloger de nos habitudes, nous forcer à adopter une autre perspective.

La musique tient une grande place dans Hors de moi. Quels en sont les bienfaits? Quelles sont les autres formes d'aide possibles torsque l'on vit ainsi?

Tout ce qui sollicite l'attention avec intensité peut jouer ce rôle. Tout ce qui nous permet de nous détourner de l'obsession de la douleur. C'est une sorte de surenchère dans le jeu des sensations. C'est la force de la musique de capter ainsi la totalité de notre être et de subjuguer la douleur. Mais n'importe quelle passion est capable d'un même rapt du sujet souffrant. Le désir, s'il ne guérit pas, permet de s'échapper, au moins momentanément, de la prison de la douleur.

On peut parler à votre sujet d'une «sainte colère». Dans cette méditation sur l'existence et le destin, quelle place accordez-vous à Dieu

Je parlerais plutôt d'une «saine colère», une colère qui nous remet sur le chemin d'une santé morale, là où la maladie nous fait basculer dans l'obsession. Ce qui m'a aidée, personnellement, c'est précisément de ne plus penser la maladie en termes de destin, mais de la considérer comme une contingence, d'y reconnaître la marque de l'absurdité et de la violence dans notre existence. Ce qui la rend supportable, dans mon cas, c'est la présence de l'autre. Mais je conçois que cette figure puisse, pour un croyant. être celle de Dieu.

et à l'espérance des croyants?

RECUEILLI PAR ROBERT MIGLIORINI

REPÈRES

Delaire Marin est née en 1974. Elle vit à Paris. Ancienne élève de l'École normale supérieure, elle a obtenu l'agrégation et passé un doctorat en philosophie. Elle enseigne actuellement au lycée lonesco d'Issy-les-Moulineaux et à Janson-de-Sailly, à Paris. Hors de moi est son premier roman (aux Éditions Allia 126 p., 6,10 €). Les premiers mots donnent le ton du soliloque d'une jeune femme atteinte d'une affection autoimmune, appelée maladie de compagnie: «Il n'y aura pas de fin heureuse. Autant le savoir

d'emblée. C'est une histoire tragique, faite de répétitions et d'aggravations. Quelques silences entre les soupirs, les gémissements, les pleurs ou les cris, de douleur ou de rage. Une vie intense. Des corps nus, exhibés. Le mien au moins. Un récit impudique. »

** Claire Marin a publié*

Claire Marin a publié plusieurs essais philosophiques:

L'Épreuve de soi et, en 2008, aux mêmes Éditions Armand Colin, Violences de la maladie, violence de la vie, collection «L'inspiration philosophique», 196 p., 19 €.